

Martigny voulait encore l'interroger, mais une nouvelle faiblesse l'en empêcha, et il ferma les yeux en silence.

Mme Brissot, trompée par ce calme apparent, dit à son mari :

« Je vous laisse auprès de notre cher malade, mon ami. Clara ne sait pas encore la grande nouvelle, et je veux la lui apprendre moi-même... Mais donnez-moi cette lettre, car, la chère enfant serait capable de ne pas y croire. »

Et elle sortit en sautillant pour aller retrouver sa fille.

Les deux hommes, demeurés seuls, se turent un moment. Brissot regardait à la dérobée le vicomte, pâle, abattu et comme évanoui. Toutefois, Martigny n'avait pas perdu connaissance, et l'affaissement de ses forces physiques n'interrompait pas le travail de sa pensée. S'étant un peu ranimé, il fit signe à son ancien patron de se rapprocher de lui.

« Brissot, dit-il d'une voix éteinte, un secret vous pèse sur le cœur... Voyons ! Vous me direz la vérité à moi... La bonne nouvelle que vous venez d'annoncer à ces dames n'est pas exacte, n'est-ce pas. »

— Rien n'est plus vrai, au contraire ; pensez-vous, Martigny, que j'oserais donner à ces pauvres créatures des espérances qui se trouveraient promptement démenties ?

— Mais alors d'où viennent donc l'embaras et la tristesse qui percent dans votre contenance et dans vos paroles ?

— Moi, triste ! vous vous trompez, mon ami ; pour quoi serais-je triste ?

— Alors, autre chose... Vous êtes sorti avec le médecin qui tout à l'heure a pansé ma blessure ; que vous a-t-il dit de mon état ?

— Mais rien de décisif... rien, je vous assure.

— Tenez : voulez-vous que je vous répète ce qu'il vous a dit de moi, ce qui est cause de votre affliction présente, affliction dont je vous remercie ?

— Bon Dieu ! mon cher vicomte, comment pouvez-vous savoir... »

Martigny se pencha vers lui :

« Brissot, reprit-il avec fermeté, mon état est désespéré. Par suite des agitations et des fatigues éprouvées dans le Maaly-Scrub, la gangrène s'était mise dans ma plaie ; et, comme cette plaie touche aux organes essentiels à la vie, mon compte ne sera pas long à régler... N'est-ce pas cela ? »

— Mon ami, balbutia le négociant, le cas n'est peut-être pas aussi grave... j'espère encore... »

Il ne put achever et fondit en larmes. Martigny lui serra la main :

« Il suffit, reprit-il ; je suis un homme, et je saurai me résigner à ce qui est inévitable... A vrai dire, je soupçonnais la vérité depuis quelques jours, mais on veut se tromper soi-même, vous savez ! Enfin peut-être vaut-il mieux qu'il en soit ainsi !... J'aurais causé le malheur de votre fille en acceptant son sacrifice ; car je suis sûr... Eh bien, Brissot, à présent que mon sort est fixé, vous ferez tout ce que je vous demanderai, n'est-ce pas ? Ne craignez rien ; je n'abuserai pas de votre confiance... Me promettez-vous de respecter mes volontés jusqu'à... jusqu'à ce que je n'aie plus besoin d'en exprimer aucune ? »

Brissot se jeta dans ses bras, en murmurant :

« Est-il quelque chose au monde que je puisse vous refuser ? »

Le même jour, vers le soir, toute la famille Brissot était réunie de nouveau autour de Martigny. Les dames avaient les yeux rouges, les traits altérés ; le négociant paraissait encore plus sombre et plus désolé que le matin. Du reste, ces trois personnes, tout en prodiguant au blessé les soins les plus délicats étaient évidemment dans l'attente de quelque mystérieux événement, et aux sentiments douloureux qu'elles éprouvaient se mêlait une sorte de curiosité.

Quant au vicomte, quoiqu'il eût encore par intervalles des accès de faiblesse du plus sinistre augure, il ne s'était jamais montré si tranquille et si gai. Le sourire sur les lèvres, il s'amusait de l'impatience secrète de ses hôtes et tentait de leur donner le change

par des plaisanteries. Les dames et Brissot le regardaient parfois avec étonnement, ne comprenant rien à cette gaieté fiévreuse, dans un pareil moment.

Leur attente durait depuis quelques instants déjà, quand le son lointain d'une sonnette annonça une visite.

« Morbleu ! dit Martigny en regardant la pendule posée sur une console, ce ne peut être *lui* encore ? Il est trop ponctuel pour se présenter au moins dix bonnes minutes avant l'heure indiquée ! »

En ce moment la négresse Sémiramis introduisit miss Rachel Owens.

« Quid je disais ! » fit le vicomte en riant.

Rachel ne semblait plus se ressentir de ses douloureuses aventures du Maaly-Scrub, et, bien que ses traits exprimassent la compassion, comme il convenait dans la chambre d'un malade dont l'état ne laissait aucun espoir, elle avait recouvré toute sa fraîcheur et toute sa sérénité. Sa présence inattendue causa quelque embarras à la famille Brissot ; mais Martigny ne sentit pas de même.

« Quoi ! s'écria-t-il d'un ton jovial, une *young lady* qui vient ainsi chez un jeune homme quand il est couché... *shoking !* trois fois *shoking !* »

Rachel sourit et tendit la main au vicomte qui la pressa doucement.

« Bon ! reprit-il, miss Owens a calculé sans doute qu'un pauvre hère dans ma position misérable ne saurait être compromettant ! »

— Je pense seulement, monsieur de Martigny, dit Rachel modestement, mais avec âme, que c'est à cause de moi et de mon amie miss Brissot que vous êtes dans ce fâcheux état, et je suis venue vous offrir mes consolations et mes secours, comme pourrait le faire une sœur.

— Merci, miss Owens, répliqua le vicomte touché de ces paroles affectueuses ; eh bien ! poursuivit-il en reprenant son ton léger, cette promenade dans le Maaly-Scrub vous a dégoûtée, j'imagine, pour longtemps de l'histoire naturelle ?

— Et pourquoi cela ? dit Rachel en faisant une petite moue ; l'histoire naturelle n'était pour rien dans nos malheurs ; pourquoi renoncerais-je à une étude si agréable et si charmante ?

— Allons ! vos collections, je le vois, ne perdront rien à la rude épreuve que vous avez récemment supportée ; seulement je doute que Clara vous accompagne désormais dans vos excursions... Mais à propos de collections, miss Owens, on assure qu'à l'exemple de vos compatriotes, lorsqu'ils ont échappé à quelque grand danger, vous en avez formé une que je serais fort désireux de voir, si Dieu me rendait la santé ; elle se compose, dit-on, des effets que vous portiez au milieu de l'incendie du Maaly-Scrub. Tout y est, depuis votre chapeau en partie brûlé, vos bottines déchirées par les épines, jusqu'à... »

— *Shoking ! shoking !* interrompit l'Anglaise, moitié riante, moitié confuse, en rougissant jusqu'aux oreilles.

Martigny partit lui-même d'un éclat de rire, qui fut bientôt interrompu par un spasme douloureux.

Les assistants ne pouvaient comprendre cette frivolité du pauvre blessé en présence d'une mort prochaine et inévitable. Ils allaient le prier timidement de se calmer, quand tout à coup la pendule sonna l'heure, et au même instant la sonnette annonça une nouvelle visite.

« Voilà cette fois M. Richard Denison, » reprit Martigny avec malice.

En effet, Sémiramis introduisit le jeune juge de paix.

Richard, depuis la catastrophe du Maaly-Scrub, où il avait été sauvé en dernier lieu par les volontaires accourus à ses cris, avait été à peu près continuellement absent de Dorling afin d'achever la pacification de cette partie du pays. De retour chez lui depuis le matin, il ignorait encore ce qui s'était passé chez Brissot, et ne soupçonnait pas pour quel motif il avait été invité d'une manière pressante à se rendre dans la maison du négociant. Néanmoins, il était venu avec sa ponctualité ordinaire et il adressa des compliments pleins de convenance à chacun des assistants.

Quand il eut pris place dans le cercle formé autour de Martigny, le vicomte lui dit avec rondeur :

« Monsieur Denison, j'irai droit au fait, car en dépit de mes fanfaronnades, je peux d'un moment à l'autre me trouver à bout de force... Votre main, je vous prie. »

Richard la lui tendit d'un air de surprise.

« Monsieur Denison, poursuivit le vicomte en la retenant dans les siennes, quand je suis arrivé à Dorling pour la première fois, vous aimiez Mlle Brissot et j'ai quelques raisons de supposer que vous étiez aimé d'elle. Je me suis étourdiment jeté à la traverse de cet amour pur et loyal des deux parts, et, grâce à certaines circonstances favorables, j'ai été sur le point de vous ravir le bonheur auquel vous aviez des droits. Mais décidément la fortune se déclare en votre faveur ; l'obstacle qui s'élevait entre vous et la charmante Clara va disparaître pour toujours, et ce qui était disjoint va se réunir de nouveau... Mademoiselle Clara, ne voudriez-vous pas me confier aussi votre jolie petite main ? »

Clara hésitait et le regardait avec des yeux effarés.

« Votre père vous dira qu'il faut m'obéir, reprit Martigny en souriant, et d'ailleurs, cette main, ne m'avez-vous pas donné le droit d'en disposer ? »

Clara, sur un signe de Brissot, obéit machinalement ; le vicomte prit sa main et après y avoir déposé un baiser, la plaça dans celle de Richard.

« Et voilà ! dit-il en soupirant ; cela finit comme un mélodrame de l'Ambigu. »

Et il retomba épuisé.

Rien ne saurait rendre la stupéfaction de tous les assistants et surtout celle du jeune magistrat si lent, si grave dans ses actions et dans ses paroles, à cet acte inattendu où l'extravagance et la moquerie semblaient se mêler aux sentiments les plus délicats. Cependant, après une courte pause, les mains de Clara et de Richard se séparèrent comme à regret ; Martigny s'en aperçut.

« Brissot, balbutia-t-il, souvenez-vous de votre promesse... c'est à vous d'assurer le bonheur de votre fille en achevant ce que j'ai commencé. »

Il y eut quelques pourparlers à voix basse entre les assistants ; puis ces chuchotements cessèrent ; Clara embrassa chaleureusement son père et sa mère, puis son amie Rachel, tandis que Denison s'approchant du vicomte, lui disait avec émotion :

« Merci, monsieur de Martigny ; sous votre légèreté de Français, sous votre insouciance d'aventurier, il y a un noble cœur de gentilhomme ! »

— Merci à mon tour, Denison, dit le vicomte qui sembla reprendre un peu de force ; mais il ne faut pas trop me savoir gré de mon désintéressement. La gangrène qui s'est mise dans ma blessure est pour beaucoup dans ma générosité ; cependant je n'ai pas oublié que si je n'ai pas été rôti tout vivant dans le Maaly-Scrub, c'est à vous que je le dois... Et, considérant que j'étais alors votre rival, je dis que tout le monde n'eût pas été capable de cet acte chevaleresque. Aussi, maintenant que vous voilà le fiancé de Mlle Clara, vous me permettez bien de vous offrir mon cadeau de fiançailles... Le voici... Puisse-t-il vous rappeler quelquefois le pauvre diable qui a troublé un moment votre existence, mais qui, je l'espère, ne vous inspire plus ni aversion ni colère ! »

Et il offrit à Richard le précieux diamant, cause première de tant d'agitations, et d'événements si tragiques.

Richard le prit, mais après s'être un moment consulté à voix basse avec Clara, il le rendit à Martigny.

« Ne vous offensez pas de notre refus, monsieur le vicomte, répliqua-t-il mais nous n'avons pas besoin d'un pareil présent pour conserver le souvenir de l'homme généreux envers lequel nous avons contracté tant d'obligations... votre âme délicate comprendra les scrupules auxquels miss Clara et moi nous obéissons en cette circonstance. »

ELIE BERTHEZ

(A suivre)